

On reconnaît aussitôt le 17^e qui était lâchement parti trois jours auparavant, qu'on avait renié, mais qui revenait fièrement, réhabilité, au milieu de cette population qu'il ne reniait pas, lui. Alors, ce sont des applaudissements frénétiques, impuissants cependant à traduire les sentiments de la foule devant ce spectacle inédit ; beaucoup de femmes, sans savoir pourquoi éclatent en sanglots et, gagnés par la contagion, des hommes les imitent ; quelques soldats aussi ont les larmes aux yeux, larmes de joie pure, causée par l'accueil de la population et la vive satisfaction de n'avoir pas hésité entre le « devoir » qui ordonnait de se taire devant les fusillades des siens, et celui qui ordonnait de venir les défendre. On monte les allées Paul-Riquet, maintenant tous les soldats ont la crosse en l'air. Le spectacle est magnifique, on ne voit qu'une forêt de crosses sur toute la largeur des allées.

Quelques soldats ont entonné l'*Internationale*, mais ce chant s'éteint, étranglé en quelque sorte par l'émotion. Ivres de plaisir, les soldats ont cessé leurs conversations, ils n'échangent plus que des regards où se mêle la joie du succès, du triomphe et l'admiration d'eux-mêmes. Par toutes les rues adjacentes la population accourt ; chacun a quitté ses occupations et est venu dans sa tenue du moment, ceux qui ont été surpris au lit, hommes ou femmes, apparaissent en chemise sur les balcons et partout la même émotion s'étend. Seuls quelques bourgeois apeurés, se demandant si ce n'est pas le commencement de la fin, se terrent après avoir aperçu les insurgés.

Les mutins, voulant jouir de leur triomphe, décrivent un crochet dans la ville avant de venir s'installer sur les allées. On passe aux halles. Les vendeuses invitent les soldats à puiser dans leurs denrées.

A la mairie est arboré le drapeau tricolore.

Par ironie ou par habitude, les clairons sonnent au drapeau. Tous les mutins rassemblés sur place lèvent aussi haut que possible leur crosse devant le drapeau qui n'a jamais reçu de pareils honneurs. Cette manifestation ayant eu du succès est répétée une deuxième fois. L'on revient prendre place sur les allées qui sont déjà pleines de monde. En un clin d'œil toute la ville s'y porte. Chacun veut recevoir de la bouche des mutins le récit des événements de la nuit. Les soldats sont absorbés par la population. Le désordre est indescriptible, vainement les clairons sonnent le rassemblement. Les conversations sont trop animées pour qu'on y prête beaucoup d'attention. Il semble n'y avoir plus aucune cohésion entre les mutins. Un caporal monte sur un banc et engage ses camarades à se reposer afin de ne pas être exténués le soir. On apporte des cordes qui, tendues entre les arbres, forment une barrière. On apporte également de la paille et quelques hommes commencent à s'y étendre. Mais c'est en vain, que pendant des heures ils essaieront de se reposer. Le public franchit sans cesse les cordes malgré l'opposition de quelques soldats qui se sont institués les gardiens de leurs camarades. Un officier supérieur en civil du 13^e chasseurs vient exhorter les soldats au calme. On discute un moment avec lui et on finit par l'expulser. La délégation remplaçant le conseil municipal démissionnaire vient proposer aux mutins de se rendre en leur donnant l'assurance de la part de Clemenceau qu'il n'y aurait aucune punition. On répond en posant toutes les conditions arrêtées le matin. Beaucoup ne